

Le chaînon d'or

David Dorais

Numéro 145, avril 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorais, D. (2015). Le chaînon d'or. *Moebius*, (145), 119–124.

DAVID DORAIS

Le chaînon d'or

Dans l'obscurité verdâtre et le grommèlement océan, il sait à peine qu'il existe. Sa conscience se confond avec la totalité de son environnement, comme un grain de sable contiendrait le cosmos. Il n'est pas lui : il est les nappes de clarté à travers la pénombre, les coups sourds, les contractions et les extensions, les battements d'un corps sans limites, rythme du cœur qui fonde le rythme de son univers. Un entremêlement de lueurs, de bruits et de mouvements, c'est lui, tout entier présent dans l'instant qui renaît sans cesse.

Et à chaque instant répété, l'immensité se gorge de douleur. Une torsion ou un broiement se propageant vers des confins jamais atteints. Peut-être, dans l'abîme sillonné de sons, l'un d'eux provient-il de son pharynx à peine formé : la tonalité fondamentale de son martyre. Est-ce lui qui geint, ou le monde qui grince en l'écrasant ?

Impossible de s'échapper. Ne vivant pas tout à fait, il ignore que la mort offre une issue, porte dérobée dans un recoin de l'infiniment grand. De toute façon, comment rêver, rêver de mourir ou de s'évader dans un au-delà ? Car son présent, son immuable présent, est obstinément organique. Ses yeux, son foie, ses doigts, son cœur, son nez, ses poumons, ses pieds composent une constellation sans cesse traversée par les ondes d'une douleur innommable et naturelle.

Dans une dimension qu'il ne soupçonne pas, les vivants, quand ils souffrent, adoptent sa posture, celle qui devrait les délivrer du fardeau de ressentir et de penser, celle qui rappelle l'abri du néant et le bercement des rumeurs lointaines. Qui rappelle ce moment de grâce où

le monde n'avait encore happé les enfants que du bout des dents. Mais *lui*, qui pourrait-il mimer? Son existence a été envahie par le monde qui lui fait déjà sentir ce que ce serait de vivre.

*

Ils viennent d'apprendre que l'un des deux fœtus a une déformation : un trou dans la colonne vertébrale par où la moelle épinière encore molle s'est écoulée, tirant derrière elle le cerveau. La voie de drainage du liquide céphalo-rachidien s'est ainsi obstruée, et celui-ci engorge maintenant la boîte crânienne.

En mourant, il fera mourir son jumeau. On est à vingt et une semaines. Que l'enfant mal formé tienne jusqu'à la vingt-quatrième semaine, et l'on pourra retirer l'enfant sain. Mais il sera né si prématurément que ses chances de survie seront infimes. Celui qui va mourir, qui est déjà mort, c'est le garçon. Impossible de savoir s'il ressent de la douleur. De toute façon, il est condamné.

On a beau les rassurer, les parents se jugent responsables. L'héritage biblique de nos consciences qui associe, à chaque malheur, une conduite fautive. Ils s'échangent des regards où passent à la fois de la sollicitude et des reproches. Ils s'accrochent à l'espoir que tout aille pour le mieux, mais ils doutent de le mériter. S'ils pouvaient remonter le temps jusqu'au moment fatidique, et de là réorienter leur histoire vers un avenir plus lumineux. Ils pensent à leur enfant déjà perdu, mais déjà présent dans leur vie, pour qui ils avaient prévu des soins aimants, des jeux, des voyages, qu'il ne connaîtra jamais. Ils auraient été tellement heureux.

*

— Il y en a qui trompent leur femme quand ils sont tannés de leur mariage. Il y en a qui trompent leur femme juste après s'être mariés. Mais...

Elle secoue la tête avec incrédulité.

— On a commencé notre relation quelque temps avant son mariage. Le pire, je savais qu'il devait l'épouser.

— La connaissais-tu ?

— Je l'avais rencontrée une fois ou deux.

— Des amis de la famille ?

— Quelque chose de même... J'avais dix-neuf ans.

On a même continué à se voir un peu après.

— Est-ce qu'elle l'a su ?

Elle fait oui d'un signe de tête honteux.

— Elle l'a découvert ou... ?

— C'est lui qui s'est confessé.

— Et ils sont restés ensemble ?

— Oui. Mais ça fait longtemps que j'ai pas reçu de nouvelles. Je sais pas s'ils sont encore en couple. Elle était déjà enceinte quand il lui a avoué.

D'un air concentré, elle gratte la surface de son verre à thé, comme pour en décoller une saleté.

— Ça l'a démolie.

— Comment tu le sais ?

— Elle m'a écrit une lettre. Jamais reçu autant d'agressivité. Elle m'a expliqué que je l'avais blessée à l'endroit où elle était le plus vulnérable, puis en même temps le plus confiante. À cause de moi, elle s'était sentie comme un déchet, une guenille. Elle voulait offrir son avenir, sa vie entière, être l'épouse parfaite, l'âme sœur, puis moi... Je me suis trouvée tellement... C'est là que j'ai appris c'était quoi, faire souffrir.

— Quand tu repousses quelqu'un, il souffre aussi.

— C'est pas pareil. Il y a des degrés. Elle, c'était atroce.

— T'as jamais vécu de peine d'amour.

— Regarde, je la connais pas, ta femme, mais je veux pas lui jouer dans le dos.

— Tous les hommes trompent leurs femmes.

— Plus avec moi, je me le suis juré !

— Franchement, c'est pas un sacrilège !

Elle garde le silence un moment. Puis elle reprend :

— Ils auraient eu des jumeaux. Mais les docteurs ont découvert que l'un d'eux était hydrocéphale. Il y avait à peu près zéro chance que ça arrive. Aucun antécédent génétique, tu sais : ni pour les jumeaux ni pour la maladie. C'étaient quoi, tu penses, les probabilités que tout ça tombe sur la même personne ? Ça peut pas s'expliquer juste par la biologie... Le bébé monstre est mort dans

le ventre. Il a répandu des toxines qui ont empoisonné l'autre. Les parents leur avaient déjà donné des noms... Il l'a fait crever. Crois-tu aux signes? Moi, je sais que c'était de ma faute.

*

Je suis assis dans le futon à côté d'elle. Son futon. À près de quarante ans, c'était la première fois que j'étais invité par une fille «à monter». Pas pour «un verre», comme le veut la métonymie consacrée, mais pour une tasse de thé. J'ai trouvé mignonne la différence. La porte de l'appartement portait une grosse boucle de Noël rouge, au mois de mai. C'était voulu: «Comme ça, j'ai pas besoin de retenir le numéro.» En entrant, il fallait rester silencieux, à cause de la coloc. D'abord, un couloir blanc encombré de boîtes en carton d'où débordaient des livres, un abat-jour, une pompe à bicyclette, des bougies, que sais-je encore. Puis le salon, haut de plafond comme le reste du logement. Une longue table où traînaient des papiers et des assiettes sales. Un futon bigarré. Une fenêtre donnant sur les buanderies et les casse-croûte de Queen-Mary, l'avenue baignant dans l'orangé des lampadaires.

Elle m'a aussi montré sa chambre, presque vide à l'exception d'une petite bibliothèque et d'un grand lit en désordre. «Souvent de la visite», a-t-elle commenté, sourire en coin. Au mur, une affiche de diabolin enlaçant une bouteille géante, publicité d'alcool des années 1920. Dans la cuisine, où flottait une odeur de gaz, elle a tiré d'une armoire un sac de thé vert, a mis de l'eau à bouillir, puis l'a versée dans une magnifique théière rouge cubique couverte d'inscriptions chinoises. «C'est la première fois que je l'utilise avec quelqu'un. Maintenant, chaque fois que je vais m'en servir, je vais penser à toi.» Mon cœur battait fort. Pouvait-on être si empoté? Qu'est-ce que la situation exigeait de moi? Toujours peur d'en faire trop ou pas assez, peur de commettre le geste qui gâchera tout. Pendant que le thé infusait, elle s'est appuyée sur le comptoir et m'a dit:

— Toute la soirée, tu m'as fait parler de moi. Là, c'est à ton tour.

— Le bavardage, c'est pas mon fort. Qu'est-ce que tu veux que je raconte?

— Je sais pas... Explique-moi ce que tu fais ici.

— Dans quel sens?...

— Il y a un mois, on se rencontre au lancement d'une revue littéraire, il y a quatre jours, on prend un café ensemble, puis là tu te retrouves dans ma cuisine à deux heures du matin. C'est quoi le lien entre tout ça? Je voudrais comprendre.

Elle avait l'air réellement déconcertée. Après avoir hésité longtemps et entamé quatre ou cinq phrases par un souffle qui n'est jamais devenu un mot, je lui ai avoué que je la trouvais belle.

En ce moment, je suis assis dans le futon à côté d'elle. Elle est adorable, avec ses fins cheveux bruns lui cachant la moitié du visage et son grain de beauté au coin de la bouche. Je lui ai demandé d'enlever ses lunettes pour admirer ses yeux verts. Elle regarde dans le vide, manipule pour rien son verre à thé, crispe la bouche d'un côté et de l'autre en signe de doute ou d'embarras, mouvement que j'ai déjà appris à reconnaître comme l'un de ses tics. Elle me laisse lui donner des baisers dans le cou, lui caresser le visage et les cheveux, entremêler mes doigts aux siens, mais elle refuse de m'embrasser.

*

Ma visite nocturne chez Mireille et son témoignage sur sa liaison sont véridiques. Je n'ai reçu aucune nouvelle depuis. Ça vous est déjà arrivé de vérifier vos courriels toutes les demi-heures pendant des jours et des jours, et des jours, et des jours? De vous retrouver la jambe prise dans le piège des conditionnels passés: «j'aurais dû...», «il aurait fallu...», «on aurait tellement pu...»?

L'histoire du bébé hydrocéphale est aussi véridique, mais dans les faits elle n'a aucun lien avec celle de Mireille. Elle s'est simplement produite en même temps, au moment de la grossesse de ma belle-sœur.

Dès lors que nous avons mal, les souffrances qui flottaient autour de nous, à la dérive dans le vide, se tournent vers notre propre supplice. Un chaînon d'or court alors

de l'une à l'autre et les hale jusqu'à leur point d'ancrage, dans notre nombril. Le mal, l'injustifiable mal qui s'attaque aux enfants et aux amoureux, est canalisé le long du filin d'or pour couler jusqu'en notre point névralgique. Là où le lien nourricier avec l'extérieur s'est replié dans notre ventre, il y a longtemps déjà, pour nous condamner à l'abandon et à la solitude. La seule solidarité qui nous reste, c'est celle, factice, de la misère : toutes les formes de malheur deviennent nôtres.

Je sais que se faire rejeter par une personne qui nous attire est une broutille. Tout le monde le vit, tout le temps. Inutile d'écrire là-dessus. Mais ceux qui ne songeraient pas à m'adresser un tel reproche savent comme moi que le cœur n'a pas de fenêtres : il ne sent que son propre tourment, qui lui est unique et absolu. Ainsi, chaque déception amoureuse, chaque espoir décapité nous ravale à l'état d'avorton, et nous ramène à l'humiliation fondamentale d'être vulnérable, d'être souillé, d'avoir froid et de gémir.